

Ceux qui n'ont rien appris...

Autor(en): **Bovet, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **24 (1921-1922)**

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-748893>

Nutzungsbedingungen

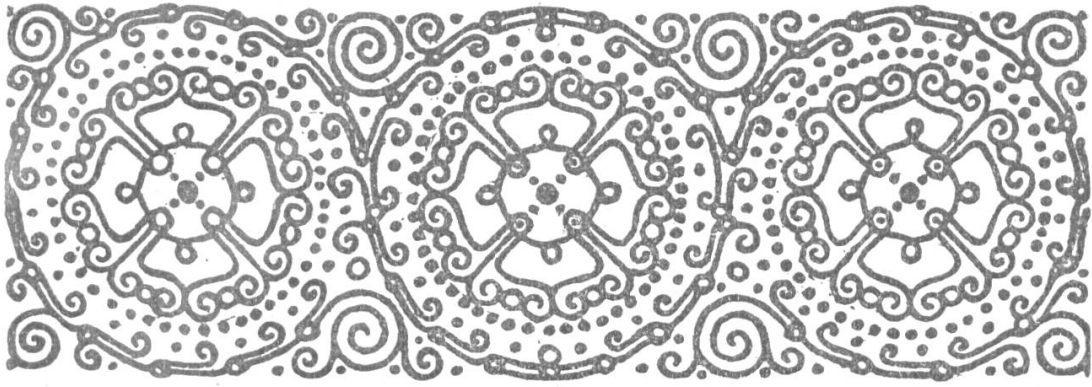
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CEUX QUI N'ONT RIEN APPRIS...

La deuxième Assemblée générale de la Société des Nations touche à sa fin. Tous ceux qui ont eu l'occasion d'en suivre les séances (et surtout les séances des Commissions), savent qu'on y a beaucoup travaillé. Dans un prochain article je tenterai un jugement d'ensemble sur ce travail, pour en relever les résultats acquis aussi bien que les gros problèmes où l'idée essentielle de la Société n'a pas encore triomphé; aujourd'hui, je reste en quelque sorte dans la périphérie, en touchant à des sujets divers, dont le premier, tout particulièrement, concerne la collaboration effective que tout homme de bonne volonté peut et doit apporter à la Société, par ses actes et par ses paroles de chaque jour. — Un ami français, dont le tenace héroïsme a illustré le nom, et qui, prisonnier en Allemagne, fut rapatrié comme grand blessé, m'écrivait l'autre jour: „Tout ce qui peut abaisser les barrières de haine entre les peuples doit être applaudi. L'Europe tout entière est une douloureuse convalescente qui a besoin de solidarité et d'amour pour guérir. Je ne sais pas de plus triste spectacle que celui de tous ces blessés de guerre que sont les peuples, se servant de leurs béquilles pour en faire des armes.“ — Celui qui lit ces mots les approuve certainement. Je lui demande alors: Pourquoi parler si souvent de „la guerre future“ comme d'une chose inévitable? Pourquoi ne pas s'insurger chaque fois contre ces prophéties faciles d'un fatalisme insensé, contre ces débauches d'une imagination qui joue avec le feu et avec le sang?

* * *

„LA GUERRE FUTURE“

La *Bibliothèque universelle* (n° 308, août 1921) apporte un article du capitaine Glasson, intitulé „La guerre future“ ; article qui est en son genre un chef-d'œuvre, par la netteté du fond et de la forme, entraînant comme une fanfare de clairons. L'auteur est un Fribourgeois, qui (si je suis bien renseigné) a servi tour à tour dans la Garde à Berlin, dans la garde du Vatican, dans l'armée suisse, dans l'armée belge, et finalement à la Légion étrangère ; il s'est fort bien battu, et certes son article prouve qu'il n'a pas froid aux yeux.

Le capitaine Glasson débute par une affirmation très suggestive : „Le sentiment est général que la paix actuelle est une simple suspension d'armes et que la guerre est plus ou moins proche. Aussi les états-majors des pays anciens belligérants, comme ceux des pays neutres, travaillent-ils activement à mettre en formules définitives la doctrine nouvelle et à réorganiser les armées en s'inspirant des expériences faites au cours de la guerre.“

Nous voilà bien avertis déjà ; mais la suite a de quoi nous édifier.

En effet le capitaine reproche aux états-majors de faire „trop exclusivement œuvre d'analyse et de synthèse et pas assez œuvre d'imagination“ ; il comble cette lacune avec une joyeuse abondance.

Je résume brièvement les points essentiels, en recommandant au lecteur de savourer les citations textuelles.

1. *L'armement* des belligérants, à la fin de la guerre, n'en était qu'à „un point éphémère de son évolution ; ... dans le sens du progrès, le champ est illimité. On regarde trop en arrière et pas assez en avant.“

2. Il importe de préparer d'avance, méthodiquement, „*la mobilisation de toutes les forces nationales*“, en particulier celle du „contingent intellectuel, qui inventera des moyens de destruction ou de protection nouveaux, qui perfectionnera la science de tuer ou de guérir...“

3. *L'opinion publique* ayant joué un rôle important dans la guerre, il importe également d'organiser sagement „la manœuvre de l'opinion. Il faudrait donc créer un organe permanent qui, dès le temps de paix, servirait à des buts de propagande pacifique, mais qui, en temps de guerre, formerait le cadre d'un vaste système

de propagande minutieusement agencé.“ (En termes plus nets: camouflage du bourrage de crânes; à remarquer le petit mot: *dès* le temps de paix.)

4. *Politique financière*: L'Etat créancier ayant toujours intérêt à soutenir l'Etat débiteur, il est indispensable d'„emprunter beaucoup aux Etats que l'on désire entraîner politiquement à sa suite“. L'orientation des crédits extérieurs ne doit donc plus être abandonnée à la haute finance; il faudrait consulter „l'organe chargé de la défense nationale... N'est-ce pas dans cette institution que l'on retrouve le patriotisme le plus pur et le plus dévoué, garant de loyalisme, et surtout la constance dans la tradition, cette constance, qui, parfois, fait défaut aux démocraties?“

5. Jusqu'en 1914, *les non-combattants* étaient à l'abri (en théorie) des violences de la guerre; mais avec la guerre moderne, nationalisée, avec les armements formidables, il n'y a plus de non-combattants: les femmes qui fabriquent des obus, les enfants qui gardent les troupeaux, les savants des laboratoires, les poètes qui agissent sur le moral, tous sont en fait des combattants, et „l'objectif stratégique sera étendu à la destruction de toutes les forces nationales ennemies“. La zone de guerre n'est plus qu'une fiction, à supprimer, et les avions avec leurs „gaz les plus subtilement vénéneux, qui figeront dans la mort des cités entières... s'acharneront sur les agglomérations urbaines, parce que les grandes villes sont les centres nerveux des Etats“. A la vérité, cette extension de l'objectif stratégique „est moralement une conception de démence qui fait frémir tout ce qu'il y a d'humain en nous. Et, cependant, elle est horriblement logique et indispensable à la conduite de la guerre.“

6. La guerre étant organisée „en puissance, dès le temps de paix“, une *attaque brusquée* sera nécessaire pour détruire les centres de production. Elle se fera par l'armée aérienne. „Il est évident qu'une armée de quelque cent mille avions, maîtresse de l'air, venant déverser sur les agglomérations de l'adversaire des milliers de tonnes d'explosif, et allumer des milliers de foyers d'incendie, pourrait obtenir des effets décisifs.“

* * *

Telles sont les perspectives d'avenir du capitaine Glasson. Elles sont réjouissantes. La guerre étant „plus ou moins proche“,

d'après „l'opinion générale“, il en résulte que, dès le temps de paix, il faut tout militariser: les finances, la production industrielle, l'opinion publique, pour aboutir enfin, à l'heure voulue, au massacre des hommes, des femmes et des enfants.

Sans doute, toutes les prévisions sont aléatoires. Avant 1914, les militaires, les financiers, les politiciens étaient d'accord pour affirmer: une guerre moderne ne saurait durer plus de six mois. En fait la guerre a duré quatre ans et a dépassé toutes les horreurs prévues. — J'incline pourtant à croire que M. Glasson a la logique de son côté; si la guerre recommence, elle sera probablement telle qu'il la décrit: une folie d'extermination. Mais il y a ce petit *si*...

La *Bibliothèque universelle*, cette vénérable doyenne des revues européennes, ayant lutté vaillamment pour le triomphe de la liberté, du droit, et pour l'idée de la Société des Nations, je me suis demandé, en lisant „La guerre future“, si M. Glasson ne serait pas peut-être un pince-sans-rire... Cette description si objective de la guerre future ne signifierait-elle pas tout simplement: à bas la guerre? Je ne sais; pour beaucoup de lecteurs tels que moi, dépourvus du sens de l'ironie, une petite note explicative eût été utile.

Pour nous, en tout cas, la conclusion qui se dégage de l'article Glasson est absolument nette: de cet avenir-là, nous ne voulons à aucun prix. Et puisque la militarisation civile, en temps de paix, est nécessaire à la guerre future, nous combattons cette militarisation sous toutes ses formes, par tous les moyens, sauf celui de la violence que nous lui abandonnons.

Comment peut-on croire que nous ayons déjà oublié? Non, tant que nous vivons, nous n'oublierons pas les lentes agonies dans les fils de fer barbelés, la jeunesse mutilée, les femmes déportées, les millions de veuves et d'orphelins. Et ne voyons-nous pas ce qu'est la paix qui résulte d'une telle guerre? Le chômage, la misère des uns, l'insolente godaille des autres, et la haine partout. Et tandis qu'on vient de créer, enfin, une Cour de justice internationale et qu'on esquisse le programme d'une humanité plus consciente, nous permettrions d'organiser, sous nos yeux, avec notre complicité passive, une nouvelle boucherie? *Jamais!*

La guerre par les armes a été longtemps le seul moyen de résoudre certains conflits; moyen primitif; guerre de mercenaires

ou de petites armées, sur des territoires restreints ; en se nationalisant, en développant ses moyens techniques, en s'étendant sur des continents entiers, la guerre est tombée dans l'horreur absurde ; sa perfection technique en fait une impossibilité morale.

Les profiteurs de la haine, qui travaillent à cette démence, prétendent *manœuvrer* l'opinion publique ; nous voulons l'*éduquer*, et, pendant les quelques années de répit qu'on nous laisse forcément, nous l'éduquerons si bien, que nous obtiendrons le désarmement progressif, effectif, et que, le jour où vous pèserez sur le levier de la guerre, vous déclancherez . . . la grève générale.

Il faut qu'on le sache : celui qui parle de la guerre future comme d'une chose inévitable, celui qui laisse passer ces mots sans protester, celui-là contribue précisément à rendre la guerre possible, en empoisonnant la conscience publique. Il est responsable des crimes qu'il prophétise ; il mérite le pilori.

* * *

LA POLOGNE

Le Conseil de la Société des Nations et, après lui, l'Assemblée générale viennent d'adresser à la Lithuanie et à la Pologne (à celle-ci plus particulièrement) un avertissement solennel. Ce vote unanime et public de toutes les nations représentées à Genève constitue un fait nouveau dans l'histoire, un des plus significatifs de cette deuxième session ; il mérite d'être appuyé par toute la presse, car il exprime certainement le sentiment général.

Comme tant de millions d'Européens, j'ai été dès mon enfance un admirateur fervent de la Pologne ; dès les premiers jours de la grande guerre nous avons tous pensé avec joie : Voici venir l'heure de la justice, l'heure de la Pologne. — Pourtant, pendant la guerre déjà, au cours d'une soirée passée avec des Polonais, je fus effrayé par la divergence de leurs idées, par les ambitions mal cachées et par l'absence totale d'un esprit nouveau. Depuis lors, des faits bien connus ont ébranlé graduellement notre belle confiance : Le corridor de Danzig, l'attitude de l'état-major polonais vis-à-vis du général Weigand, le coup de Zeligowsky, l'invasion de la Haute-Silésie et d'autres encore.

Il y a certes des circonstances atténuantes : la longue sujétion a désuni les esprits tout en exaltant le nationalisme et ne les a

point préparés aux devoirs nouveaux; la politique française a excité les ambitions, et la politique des voisins n'a guère contribué à les assagir; en outre il faut distinguer (ici comme ailleurs) entre le peuple d'une part, et le gouvernement et les militaires d'autre part; l'Europe serait ingrate si elle oubliait que l'héroïsme du *peuple* polonais a triomphé de l'armée rouge devant Varsovie.

Mais tout cela n'empêche pas que la Pologne est en train de perdre les sympathies de ses meilleurs amis. Je viens de lire le discours de M. Askenazy, du Samedi 24 Septembre, très supérieur à celui du 16 Septembre, mais encore insuffisant; pour nous convaincre, il faudrait un premier *acte*; il est tout indiqué: c'est la soumission du „héros rebelle“ Zeligowsky. Tant que cet acte ne sera pas accompli, nous n'aurons que de la rhétorique étayée sur des statistiques fort problématiques.

Il faudrait aussi reconnaître (et cela est vrai bien ailleurs qu'à Vilna) qu'il est impossible d'établir partout des solutions définitives; les esprits sont encore trop excités, les conditions trop confuses. Contentons-nous pour l'heure, un peu partout dans l'Europe orientale, de solutions provisoires, inspirées déjà d'un esprit nouveau, mais à reviser d'ici vingt ans, quand nous aurons tous une vision plus nette de l'ordre nouveau. En des époques de transition comme la nôtre il faut unir la souplesse à la loyauté; l'avenir consolidera ce qui mérite d'être conservé.

* * *

LA HONGRIE

Au nom du gouvernement royal de Hongrie, M. le comte Apponyi a retiré la demande d'admission présentée par son pays à la Société des Nations. Il a agi très sagement; et c'est encore un des mérites de la deuxième Assemblée que d'avoir inspiré cet acte de sagesse.

En effet: si, parmi les nations qui sont forcément, de par la paix de Versailles, des membres fondateurs de la Société des Nations, il en est plusieurs qui vivent encore en état de guerre plus ou moins ouverte avec quelques voisins (la Grèce en Anatolie, la France en Syrie, l'Espagne au Maroc, la Pologne à Vilna, l'Angleterre en Irlande et ailleurs), ce sont là des accidents très regrettables, mais inévitables; ce sont les derniers foyers isolés d'un

vaste incendie; à ces foyers il serait criminel d'en ajouter un autre, d'une nature plus grave: l'ambition effrénée des politiciens hongrois.

On reproche sans cesse à l'Allemagne de n'avoir point encore reconnu officiellement sa culpabilité, de ne pas exécuter scrupuleusement les conditions très dures de Versailles. Or la légitimité de ces reproches diminue de jour en jour. La culpabilité du gouvernement impérial a été hautement affirmée par des Allemands notoires et même en de grandes assemblées publiques, en plein Berlin; ce gouvernement a été renversé, remplacé par une démocratie qui se maintient depuis trois ans, triomphant de toutes les intrigues; les conditions de Versailles ne s'exécutent que lentement, mais enfin elles s'exécutent progressivement. Il y a là un effort immense; une certaine presse s'obstine à le nier; il n'en est pas moins réel. — Et tandis qu'on exclut encore l'Allemagne de la Société des Nations, on y admettrait la Hongrie, qui viole brutalement le traité de paix, qui affiche sa nostalgie des Habsbourg, qui nie cyniquement toute responsabilité? A lire les discours récents du comte Apponyi, à les comparer avec ses actes passés, on s'étonne de la dose de naïveté qu'il nous suppose.

L'admission de la Hongrie eût été un scandale. L'Assemblée générale l'a fait comprendre; c'est une leçon méritée.

„Résolutions platoniques“, disent certains journalistes à propos des votes de l'Assemblée, à laquelle ils reprochent en ricanant son impuissance matérielle. Soit. La Société des Nations n'a point d'armée pour faire exécuter sa volonté; on peut le regretter, mais on peut aussi s'en consoler et même s'en féliciter. Tout le monde sait que les grands militaires, et les gouvernements soumis à ces militaires, et les diplomates de carrière ont fort peu de sympathie à l'endroit de l'Assemblée; ils ne lui ménagent pas les basses intrigues. C'est qu'ils sont figés dans le passé. L'Assemblée marche à l'avenir. Je sais que plusieurs délégués n'y sont encore que des porte-paroles officiels, des temporisateurs, des opportunistes; mais dans son ensemble l'Assemblée est soulevée au-dessus des médiocrités individuelles par quelques grands caractères, par quelques croyants; les plus connus sont Robert Cecil, Branting, Lange; il y en a d'autres encore, dont l'histoire honorera les noms, le jour où l'idée aura triomphé; idée de la force morale, supérieure à tous les canons, idée exprimée par l'opinion publique. Alliée à d'autres

éléments de qualité inférieure, c'est bien l'opinion publique qui a jeté bas l'Allemagne impérialiste; il lui reste à détruire la guerre elle-même. La violence sera vaincue, non pas par des soldats, mais par la réprobation universelle. Les résolutions de l'Assemblée ne sont que „platoniques“; soit; Alexandre le Grand n'a laissé qu'un nom, comme son coursier Bucéphale; mais depuis deux mille trois cents ans Platon n'a pas cessé de féconder et d'ennoblir la conscience humaine.

LAUSANNE

E. BOVET



ERDENFREUDE

Von EMIL SCHIBLI

Äpfel seh ich an den Stämmen reifen.
Vögel hör ich muntre Liedchen pfeifen.
Gras und Blumen wachsen aus der Erde;
Denn die ewigen Geister
Wollen, dass da Klang und Farbe werde.

Freilich, aus dem Werden wird Vergehen.
Tage steigen, sinken — Winde wehen.
Dürre Blätter taumeln, Freude liegt in Scherben,
Und die ewigen Geister
Singen mir das alte Lied vom Sterben.

Ach, es ist das stete dunkelhelle Treiben:
Bist nur Gast, mein Freund, und kannst nicht bleiben.
Hüte dich und lass dich nicht verblenden,
Denn die ewigen Geister
Werden deine Bahn ins Dunkel wenden.

Sei es drum! Ich liebe Narrenpossen,
Wenn sie einem großen Geist entsprossen.
Heute fühl ich meine Pulse schlagen;
Heut bin ich der Meister.
Will mein Herz geschwind ins Leben tragen!

